

# La « saison en enfer » du délégué de la Croix-Rouge

KIGALI

de notre envoyé spécial

Petit de taille, mince aux confins de la maigreur, Philippe Gaillard n'a rien d'un Rambo. Depuis un an, presque jour pour jour, il dirige la délégation du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) à Kigali et doit quitter définitivement le Rwanda, mercredi 5 juillet, bien décidé à ne jamais revenir...

Le cheveu est noir et dru. Une barbe courte mange le visage. Les lunettes à fines montures métalliques masquent un peu la vivacité du regard. Ses collaborateurs l'apprécient. Mais son affabilité dissimule une réelle fermeté. Philippe Gaillard est un chef. Il mène la délégation sans état d'âme. La chose n'est pas facile. En trois mois de guerre civile, le Rwanda a touché le fond de l'horreur. Alors que les derniers étrangers ont quitté le pays le 12 avril, le CICR - fidèle à ses engagements - est resté sur place. Il y a bien eu des moments d'hésitation, quand les miliciens hutus sortaient de force les blessés des ambulances, pour les achever sur le bord des routes; quand, une même journée, huit obus sont tombés sur l'hôpital, quand un autre obus a pulvérisé la salle d'urgence, tuant sept blessés en attente de soins; ou quand, à Butare, dans le sud du pays, vingt et un orphelins et trente employés locaux ont été sauvagement massacrés. Mais de découragement, point.

Le soir de l'assassinat du président Juvénal Habyarimana, le 6 avril, il se trouvait au Parlement où résidait le contingent du Front patriotique rwandais (FPR), conformément aux accord de paix d'Arusha. « Les tirs ont aussitôt retenti en ville, se souvient M. Gaillard. Impossible de sortir. J'ai passé la nuit là-bas, en compagnie de Jacques Bihozagara, le représentant du FPR en Europe. C'était le début de l'enfer. » Son séjour au Rwanda avait bien commencé pourtant. « En juillet 1993, j'avais trente-cinq expatriés, cent trente employés locaux, et quelque mille personnes à soutenir. On s'occupait de la relance agricole

dans le Nord, où l'on avait fait revenir six cent mille déplacés qui avaient fui l'invasion du FPR le 8 février 1993 », raconte-t-il, bien calé sur le canapé du coin salon de son bureau.

Au beau milieu de sa table de travail est posé un livre, *« Le Rwanda aujourd'hui »*, un ouvrage anachronique vantant les charmes du « Pays aux mille collines »... Derrière, au-dessus d'une grande carte du Rwanda, un trou net dans le mur laisse passer le jour. La balle de mitrailleuse lourde, entrée là par hasard, trône sur la table du salon, présentée avec goût - et humour - sur un montage de papiers de différentes couleurs. Entre deux fauteuils, un tabouret met en valeur un obus de mortier à demi éclaté sous lequel la main d'un médecin ami a tracé quelques mots sur une carte du CICR : « Art moderne à Kigali »...

## Balle de mitrailleuse et obus de mortier

La délégation du CICR est installée au centre-ville, une zone contrôlée par les Forces armées rwandaises (FAR). Devant l'intensité des combats et le nombre croissant des blessés, il a rapidement fallu monter un hôpital. Sur une carte d'état-major, Philippe Gaillard a constaté qu'un collège de jeunes filles jouxtait sa résidence. Les bonnes sœurs n'ont fait aucune difficulté pour le mettre à sa disposition. Mais ça n'était pas suffisant. Huit maisons avoisinantes, abandonnées par leurs occupants, ont été annexées. Les drapeaux blancs à croix rouge du CICR flottent maintenant sur tout un flanc de colline.

Les effectifs ont été considérablement renforcés. Le 2 juillet à onze heures du matin, l'hôpital comptait deux cent quatre-vingts blessés. « Nous accueillons en moyenne une centaine de blessés chaque jour depuis le début de cette guerre. Trente-cinq à cinquante d'entre eux sont admis. Ils doivent être opérés ou recevoir des soins intensifs, explique Philippe Gaillard. Sans compter ceux qui sont guéris et ne peuvent être évacués. Et notre orphelinat, d'une soixan-

taine d'enfants. » Les collaborateurs rwandais sont à moitié hutus, à moitié tutsis. « Ils font un travail remarquable, estime-t-il, mais j'ai déjà prévenu que je partirai sans leur dire au revoir. Je suis comme ça. »

Rien ne disposait ce Valaisan de trente-huit ans à entrer un jour au CICR. Il y est depuis douze ans. Derrière lui, treize mois d'Irak, et dix ans d'Amérique Latine. Sans Philippe Gaillard, le CICR n'aurait pas pu s'imposer comme il l'a fait. « Il a un sens et une finesse politiques incroyables. C'est un être intuitif et perspicace, doué pour les négociations », estime Jean-Pascal Chapatte, le coordinateur administratif. Des qualités mises à l'épreuve au cours des derniers mois. Quand il a fallu abandonner l'hôpital de Kigali, où travaillaient auparavant ses équipes, pour en créer un de toutes pièces; tenir tête au FPR qui le pressait de se déplacer à l'hôpital King Fayçal, dans une zone qu'il contrôle; franchir plusieurs fois par jour les barrages des uns et des autres, pour transférer des blessés ou évacuer des réfugiés, il était chaque fois l'homme de la situation.

Philippe Gaillard porte son gilet pare-balles sous un blazer bleu. Il ne se déplace plus que dans une Land Rover blindée équipée d'une radio. Il ne se sépare jamais de son talkie-walkie, qu'il utilise pour communiquer avec ses collaborateurs ou avec les responsables de la mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda (Ninuar).

« En toute modestie, dit-il, je ne vois pas ce qu'on pourrait faire de plus. » Il a certainement raison. Le CICR a sauvé des centaines de vies à Kigali. Philippe Gaillard parti, son successeur poursuivra l'œuvre entreprise. Le littéraire qui a poussé loin ses études en français, allemand et art médiéval, a prouvé qu'il savait affronter les réalités. Sans négliger les plaisirs de l'esprit. Devant lui traîne *« Une saison en enfer »* d'Arthur Rimbaud. Un livre fétiche, qu'il lit et relit sans arrêt. En déclamant le poème « Matin », il s'arrête sur le dernier vers : « Esclaves, ne maudissons pas la vie. »

5/07/94 FRÉDÉRIC FRITSCHER